

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 12 JUILLET 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

EDUCATION OUVRIERE.

Pour faire suite à ce que nous avons récemment publié touchant l'éducation ouvrière, nous donnons ci-dessous un extrait d'un témoignage rendu, par M. Joseph Medill, éditeur de la *Chicago Tribune*, devant un comité du sénat des Etats-Unis nommé pour s'enquérir de l'état des classes ouvrières dans l'union américaine. L'ensemble des documents que nous avons mis devant le lecteur au sujet de cette question prouve au moins qu'un bon nombre de personnes s'en occupent et reconnaissent à la classe ouvrière une importance qu'elle ne soupçonne probablement pas. Mettant à part le chiffre insignifiant des privilégiés et de ceux qui suivent les professions dites libérales, que reste-t-il de l'humanité entière quand on a pris les laboureurs et les artisans? S'il regarde à son nombre, l'ouvrier ne saurait exagérer son importance, et c'est précisément pour cette raison que les économistes contemporains recherchent avec tant de persistance les moyens d'améliorer sa condition et de relever son niveau moral.

La principale cause de gêne chez la classe ouvrière, déclare M. Medill, est son propre orgueil et son manque d'économie. Il y a trop de gens qui cherchent à vivre à ne rien faire. Ceux qui travaillent dépensent la plus grande partie de leur salaire à acheter de la boisson et du tabac. Un homme peut toujours épargner quelque chose, même quand il gagne peu.

Le penseur politique le plus sage en matière de questions sociales que les Etats-Unis aient produit disait "qu'un denier économisé est un denier gagné." Le Dr Franklin s'adressait aux classes ouvrières en parlant de cette façon, et je dois dire que je n'ai jamais connu un ouvrier qui, quelque fussent ses gages, s'il dépensait son argent à acheter du tabac et de la boisson, ait jamais rien amassé. Ceux qui ont étudié attentivement la question affirment que les ouvriers dépensent au moins \$400,000,000 par année pour la boisson et \$3,000,000 pour les cigars et le tabac. L'argent ainsi dissipé durant les dix dernières années aurait suffi pour donner un chez soi confortable à chacune des familles que ce pays renferme. Placée à intérêt, cette somme aurait aujourd'hui \$5,000,000,000. La boisson, je l'affirme, est la source d'où découlent presque tous les maux dont les ouvriers des Etats-Unis sont affligés. Les associations d'ouvriers ne leur seront jamais d'aucun secours s'ils ne pratiquent pas la tempérance et l'économie.

Comme on le voit, les témoignages arrivent les uns après les autres et venant de diverses sources, s'unissent néanmoins pour annoncer à l'ouvrier que, pour son succès, il doit compter surtout sur lui-même, sa bonne conduite et son intelligence. Sans doute, nous ne sommes guères inférieurs à nos voisins sur lesquels le témoignage de M. Medill porte,

mais plus d'un lecteur canadien se reconnaîtra dans ce tableau, et nous l'engageons à supputer combien, non avec ses excès, mais avec ses habitudes régulières de whisky et de tabac, il dépense sans aucun profit dans le cours d'une année.

Un ecclésiastique, passant dans une rue étroite, à Paris, est tout à coup inondé d'une pluie d'eau bouillante qu'on jette par une fenêtre. Il s'essuie, se sèche du mieux qu'il peut, et regagne sa maison d'un pas chancelant.

En le voyant entrer, le visage gonflé et à moitié épilé, sa nièce et sa gouvernante jettent les hauts cris, en l'excitant à demander vengeance.

"Mon Dieu! s'écrient-elles, eh! qu'avez-vous fait à ces misérables?"

—Ce que je leur ai fait? Je les ai remerciés.

—Remerçiés! et de quoi?

—De ce qu'ils n'avaient pas jeté la marmite, car, au lieu de m'échauder la tête, ils me l'auraient cassée."

Catéchisme social et politique.

Les différents territoires dont nous avons parlé forment aujourd'hui une confédération appelée la Puissance du Canada, située au nord des Etats-Unis d'Amérique; bornée au Nord par l'océan Arctique et la baie de Baffin; à l'Est par le détroit de Belle-Ile, le golfe St. Laurent et l'océan Atlantique; au Sud par les Etats-Unis; à l'Ouest par l'océan Pacifique. La capitale du Canada est Ottawa. Sa superficie est de 3,470,392 milles carrés, étendue presque aussi grande que celle de l'Europe. Elle renferme une population de 4,324,810 habitants. Chacune des sept provinces de la Puissance est divisée pour les fins électorales: la province de Québec, dont la capitale est Québec, en 65 divisions généralement appelées comtés; la province d'Ontario, dont la capitale est Toronto, en 92 divisions; la Nouvelle-Ecosse, dont la capitale est Fredericton, en 21 divisions; le Nouveau-Brunswick, dont la capitale est Halifax, en 16 divisions; l'Île du Prince Edouard, dont la capitale est Charlottetown, en 6 divisions; la Colombie Anglaise, dont la capitale est Victoria, en 6 divisions; le Manitoba, dont la capitale est Winnipeg, en 5 divisions.

La province de Québec est de plus divisée en 24 collèges électoraux pour les fins de la représentation dans les chambres hautes.

Elle est aussi, pour les fins d'enregistrement, divisée en 65 divisions, et pour les fins municipales, en municipalités de comtés et municipalités locales.

Il y a pour le Canada, un parlement fédéral composé de la Reine, représentée par le Gouverneur, ou autre chef exécutif ou administrateur, d'une chambre haute appelée le Sénat, et de la chambre des communes.

Québec a une législature composée du lieutenant-gouverneur et de deux chambres, appelées le conseil législatif de Québec et l'assemblée législative de Québec.

La province d'Ontario a une législature composée du lieutenant-gouverneur et d'une seule chambre, appelée l'assemblée législative d'Ontario.

La Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, l'Île du Prince Edouard, la Colombie Anglaise et Manitoba ont une législature composée d'un lieutenant-gouverneur, d'un conseil législatif et d'une chambre d'assemblée.

Les lieutenants-gouverneurs sont nommés par le gouverneur-général en conseil.

Le parlement fédéral peut faire des lois sur tous les sujets qui ne sont pas spécialement assignés aux législatures locales et nommément sur toutes grandes questions affectant les intérêts de la Confédération dans son ensemble.

Les législatures locales ont le pouvoir de légiférer sur les questions et les lois d'un intérêt local.

Le gouverneur ou autre chef ou administrateur a, pour l'aider et l'aviser dans l'administration du gouvernement du Canada, un conseil nommé le "Conseil privé de la reine pour le Canada," dont les membres sont nommés par le gouverneur-général.

Les lieutenants-gouverneurs sont aussi assistés d'un conseil de ministres nommés par eux.

Les ministres avec le gouverneur ou les lieutenants-gouverneurs forment "l'exécutif."

L'ÉGOÛNE.

Pendant la semaine sainte, Paris a une foire fameuse, la foire aux jambons, où l'on exhibe des viandes fumées de toute espèce. Pendant la guerre contre la Russie, en 1854, un marchand de harengs était installé entre deux débitants d'andouilles et de boudins; il faisait maigre vente, lorsqu'il s'avisait de baptiser ses harengs du nom de *cosaques*.

"Ils sont fumés, les cosaques! s'écria-t-il; j'en donne un pour un sou, sans papier; si vous prenez deux cosaques, vous aurez du papier!... Deux sous le paquet de cosaques!"

Cette facétie du marchand eut un plein succès. Tel qui ne pensait nullement à manger un hareng, se sentit assez d'appétit pour manger un cosaque. En moins d'une heure, les Parisiens eurent débarrassé le jovial étalagiste de deux mille cosaques à deux sous la paire.

Mettez-vous en garde contre le choléra.

Si quelqu'un des vôtres est atteint de vomissements abondants et de selles fréquentes de matières bilieuses et ensuite d'eau blanchâtre, avec crampes occupant successivement les pieds, les mains, les jambes, les bras et le tronc, vite faites coucher le malade pour le faire transpirer; donnez-lui, aussi chaud que possible, un demi-verre à vin de *brandy*, rempli d'eau sucrée, dans lequel vous ajoutez 30 gouttes de teinture de canelle composée ou de teinture de kino et 10 gouttes de peppermint. Vous trouverez ces drogues dans toutes les pharmacies. Si c'est trop pressé employez ce que vous avez sous la main de réchauffant.

Faites sur les cuisses, l'abdomen et l'estomac des fomentations d'eau et de lait aussi chaudes que le malade peut l'endurer, après avoir ajouté à chaque pinte de ce liquide une cuillerée à soupe de moutarde. Vous pouvez remplacer les fomentations par des cataplasmes saupoudrés de moutarde.

Un des moyens les plus sûrs pour rétablir la circulation promptement, c'est d'entourer le malade de briques chaudes ou de bouteilles d'eau chaude.

Si malgré ces moyens la transpiration ne se montre pas, donnez un bain chaud.

Faites prendre, si c'est un cas pressant, une cueillérée à thé, après chaque selle, de la *mixture* suivante, indiquée par les sœurs de la Providence: teinture de kino, teinture de canelle, parégorique, de chaque 1 once; éther nitreux, éther sulfurique, de chaque 1 once et demi, essence de peppermint, 2 onces, camphre 20 grains.

S'il survient des vomissements, remplacez la *mix-ture* par un petit verre de *brandy* de quart-d'heure en quart-d'heure et recouvrez l'abdomen et l'estomac de larges cataplasmes de moutarde.

Le malade qui est toujours très altéré peut se désaltérer avec de petits morceaux de glace ou de l'eau froide.

S'il survient de l'ivresse, ne vous en alarmez pas.

ISABEAU.

Philippe V, devenu roi d'Espagne, passait, en 1707, par Montlhéry, village près de Paris. Le curé, suivi d'un grand nombre d'habitants, se présente devant lui pour lui offrir les hommages de la contrée. "Sire, commença-t-il à dire, les longues harangues sont incommodes, et les harangueurs, ennuyeux; aussi je me contenterai de vous chanter :

Tous les bourgeois de Chartres et ceux de Montlhéry

Ont eu fort grande joie en vous voyant ici.

Petit-Fils de Louis que Dieu vous accompagne,

Et qu'un prince si bon,

Bon, bon,

Cent ans et par delà,

Là, là,

Règne dedans l'Espagne.

Le monarque, enchanté du zèle de ce pieux chansonnier, lui dit : "Bis ! si cela ne vous fatigue pas." Le pasteur obéit, et répète son couplet avec plus de verve et de gaieté. Le roi lui fit donner dix louis pour les pauvres. Celui-ci les ayant reçus, dit au prince avec un aimable sourire : "Bis ! Sire, si cela ne vous fatigue pas à votre tour."

Le roi trouva le mot plaisant et ordonna de doubler la somme immédiatement.

AUX APPRENTIS.

LE SANS-GÊNE ET LE MANQUE DE RESPECT.

Nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'on a perdu le respect. C'est un malheur incalculable; c'est un mal qui porte sur tout.

On ne respecte plus la Religion ni ses ministres; on ne respecte plus l'Eglise, ni ses lois sacrées. On ne respecte plus la famille, l'autorité paternelle et maternelle, les cheveux blancs du vieillard; et si l'on paraît respecter encore un peu l'autorité de la foi et des magistrats civils, c'est parce qu'on sent derrière eux le gendarme et la prison. Ce n'est plus là du respect, c'est de la peur.

Cette perte déplorable du respect est due à l'esprit révolutionnaire, qui est la maladie dominante de la France du dix-neuvième siècle. Qu'est-ce, en effet, que l'esprit révolutionnaire, sinon l'esprit de révolte, le mépris et la haine de l'autorité, sous toutes ses formes : ce qu'on appelle aujourd'hui la liberté n'est au fond que le mépris pratique de tout ce qui gêne, soit au point de vue religieux, soit au point de vue civil, soit au point de vue domestique et personnel. Ce fameux cri révolutionnaire : "Vive la liberté !" signifie, traduit en bon français : "A bas l'autorité de l'Eglise, du Pape, de l'Evêque, du prêtre ! A bas le gouvernement légitime ! Plus de soumission aux parents, aux maîtres, aux patrons !" Les faits sont là qui le prouvent, depuis cent ans.

Mon enfant, résiste à ce courant fatal : il ne vient point de DIEU, et ne mène point à DIEU. La révolte vient d'en bas, comme l'autorité vient d'en haut; j'entends l'autorité légitime, la seule qui mérite le nom d'autorité; l'autre, en effet, n'est que de l'arbitraire, de la tyrannie, un coupable abus de la force. La vraie liberté, elle aussi, vient de DIEU; mais la fausse, la liberté révolutionnaire, ah, celle-là, elle vient en droite ligne de l'enfer, et elle y entraîne tous ceux qu'elle séduit. Pourquoi cela ? parce qu'en réalité elle n'est que la licence.

Le respect que je te recommande ici est un sentiment profondément chrétien, composé, comme un précieux parfum, de foi vive, d'humilité, de dou-

leur, de soumission, de modestie, de reconnaissance et d'affection.

Que ce parfum embaume tous tes rapports, d'abord avec la sainte Eglise de DIEU et avec les choses de DIEU. Prends garde au "sans-gêne" dans la prière; au sans-gêne dans l'église, pendant la Messe, pendant les instructions, pendant le Salut, et en général pendant tous les Offices. Il n'y a rien de petit quand il s'agit du bon DIEU et de son culte. Fais toujours avec religion le signe de la croix. Ne te permets point de bâiller dans l'église, d'y faire du bruit, d'y cracher par terre, d'y bavarder, d'y dormir.

Respecte profondément les prêtres : ils sont les ministres du bon DIEU; ils consacrent le Corps et le Sang de Jésus-Christ; ils ont le pouvoir de pardonner les péchés et de bénir. Le prêtre est, au milieu des hommes, le signe sensible de Jésus-Christ, sauveur, consolateur, ami des pauvres et des enfants. Ne passe jamais devant un prêtre sans le saluer : c'est Jésus-Christ que tu salues en sa personne. Ne te moque pas des prêtres comme le font les étourdis et les ivrognes; le prêtre est toujours le prêtre; et si Notre-Seigneur a dit, en parlant des prêtres : "Tout ce que vous faites au moindre de ces petits, c'est à moi-même que vous le faites," que sera-ce quand il s'agit des prêtres, qui sont ici-bas ses représentants ?

Que le respect embaume également, mon ami, tous tes rapports avec tes parents et avec tes maîtres. Il y a des jeunes gens qui se permettent avec leur père, avec leur mère, avec leurs grands parents, des allures incroyables : ils leur parlent, comme à des camarades, la tête couverte, d'un ton grossier, quelquefois même avec une impertinence qui mériterait des claques.

La familiarité et la tendresse à l'égard des parents doivent toujours être tempérées de respect. Quelque bon qu'il soit, un père est un père, c'est-à-dire une image vivante du Père qui est aux cieux; quelque indulgente qu'elle puisse être avec son enfant, une mère est toujours une mère, c'est-à-dire la douce et touchante représentation de la providence du bon DIEU.

On ne devrait jamais tutoyer ses parents. C'est là un abus parfaitement révolutionnaire, qui était absolument inconnu jadis, et que ne connaissent point encore, DIEU merci ! certaines contrées demeurées plus catholiques. Avec le tutoiement, la moindre petite discussion revêt immédiatement et quasi nécessairement un ton d'insolence, de camaraderie tout à fait contraire au quatrième commandement de DIEU : "Tu honoreras ton père et ta mère."

Et ce que je dis là des prêtres et des parents, je le dis, proportion gardée, de tous les Supérieurs. Respecte ton patron; respecte tes maîtres; et ce qu'ils ont d'autorité sur toi leur vient de DIEU; et c'est toujours à DIEU que tu obéis quand tu leur obéis, à la condition, bien entendu, qu'ils ne te commandent rien qui soit contraire à la conscience.

Enfin, mon cher enfant, respecte-toi toi-même, par une bonne tenue. Sois propre; sans être élégant, sois toujours propre, très propre : habitude excellente, qu'il faudra garder toute ta vie. Lave-toi, peigne-toi consciencieusement chaque matin; ne sois jamais débraillé, ni à la maison, ni dans la rue, ni à l'atelier. Dans la rue, mais non point à la maison, aie soin, s'il se peut, de porter une petite casquette; cela donne de la tenue, cela empêche d'avoir l'air d'un *voyou*. Si tu es fidèle dans ces petites habitudes, il te sera facile d'éviter le sans-gêne et la grossièreté dans des circonstances importantes.

Le sans-gêne a toutes sortes de conséquences funestes : il tue l'économie et l'ordre; il favorise la grossièreté des paroles, les jurons, les blasphèmes; il ouvre la porte aux indécences, soit de paroles, soit même d'action.

Dans les habitudes de la vie, soigne également le fond et la forme; et devant les hommes comme devant le bon DIEU, sois un modèle de brave enfant, de bon fils, de bon chrétien.

SÉGUR.

Je ne peux pas c'est trop difficile !

Le paresseux qui, le matin, en s'éveillant, bâille, se détire, se retourne dans son lit, et se rendort, au lieu de travailler, dit aussi : "Je ne peux pas !"

Ce qui lui manque, c'est ce qui vous manque à vous-même, mon pauvre ami, lorsque, reculant devant les difficultés du devoir, vous abandonnez la partie, et vous dites : "C'est trop de difficile; je ne peux pas !" Il vaudrait mieux dire : "Je ne veux pas."

On peut tout ce qu'on veut, croyez-moi, en ce qui touche la conscience et le salut. Ce n'est pas le pouvoir qui manque, c'est le courage. On a peur du travail; on voudrait bien, on ne veut pas. Le vrai chrétien est un brave; semblable à un bon soldat, que les efforts des ennemis ne font qu'exciter davantage au combat, il n'a peur de rien, et, par un généreux effort, surmonte tous les obstacles. Appuyé sur celui qui a dit : "Ayez confiance, j'ai vaincu le monde !" il tire toute sa force du secours du bon Dieu. S'il tombe, il se relève, et recommence aussitôt le combat, plus ardent qu'avant sa chute.

Je ne peux pas !... Un jour viendra où vous verrez que vous pouviez. Hélas ! il ne sera plus temps alors, et le moment du travail sera passé !

Vous serez devant le tribunal de JÉSUS-CHRIST, qui a déclaré que le royaume du ciel souffre violence, et que les courageux seuls l'emportent; et vous entendrez sa redoutable et irrévocable sentence : "Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé au démon..." Vous comprendrez, ce jour-là, que vous pouviez.

Cependant, il y a quelque chose de très vrai dans ce que vous dites. Non, vous ne pouvez pas vaincre vos passions et pratiquer les vertus si hautes du chrétien, si vous n'allez chercher, là où elle est, la force nécessaire pour cela.

Non, vous ne pouvez éviter les péchés dont vous avez l'habitude, si vous n'employez les moyens que JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur, a déposés, à cet effet, dans les trésors de son Eglise.

Ces moyens, vous les connaissez peut-être. Dans les temps plus heureux, quand vous étiez bon, pur, honnête, parce que vous étiez chrétien, vous les avez employés, et vous avez connu par vous-même toute leur douceur, toute leur puissance.

C'est la prière;

C'est la sanctification du dimanche;

C'est l'instruction religieuse;

C'est surtout la fréquentation de la confession et de la sainte communion;

C'est la fuite des occasions dangereuses, des plaisirs déshonorants, des mauvais camarades et des mauvaises lectures.

Sans ces moyens, non, vous ne pouvez pas être bon. Avec ces moyens, non-seulement vous le pouvez, mais rien n'est plus doux et plus facile. Tout changera de face dès que vous prierez et que vous vous confesserez. Combien de jeunes gens assidus à la pratique de leurs devoirs religieux conservent intacte cette pureté de jeunesse et d'adolescence que les mondains regardent comme une impossibilité et une perfection chimérique ! Combien d'hommes de tout âge et de toute condition ont des passions plus violentes que vous, cher lecteur, qui les domptent cependant, et en sont devenus les maîtres ! Ils n'y sont pas arrivés du premier coup, je le veux bien; mais que n'obtient-on pas avec de la volonté et de la persévérance ! Plusieurs ont été plus exposés que vous ne l'êtes, et ont eu, sans doute, plus d'obstacles de tout genre à surmonter. Cette énergie qu'ils ont eue, vous l'obtiendrez comme eux, si vous allez la puiser aux mêmes sources; l'héroïsme qu'ils ont eu, qu'ils pratiquent chaque jour encore, pourquoi ne pourriez-vous point l'avoir ?

J'ai connu un militaire qui avait l'habitude de jurer le saint nom de Dieu depuis son enfance; une habitude de vingt-cinq ou trente ans ! il ne pouvait pas dire deux phrases sans jurer... Touché par une bonne exhortation, qu'il entendit par hasard, il se décida à faire sa première communion, et à devenir

chrétien. Il résolut énergiquement de vaincre son défaut ; il pria, il se confessa, et, en quinze jours de temps, il en vint à bout. Chaque fois que le blasphème lui échappait, il disait en son cœur, aussitôt qu'il s'en apercevait : " Mon Dieu, pardonnez-moi, que votre saint nom soit béni ! ". Il faisait la même prière quand il entendait ses camarades blasphémer. " Je suis obligé, disait-il à un ami chrétien, de me tenir à quatre ; je me réprime plus de cinquante fois par jour. "

On a vu souvent des hommes travaillés de la terrible passion de l'ivrognerie obtenir une victoire encore plus difficile avec un courage plus héroïque encore. Rappelez-vous l'histoire du célèbre Cambronne, qui avait, dans sa jeunesse, cette ignoble habitude. Ivre un jour, lorsqu'il n'était encore que caporal, il frappa son colonel et fut condamné à mort. Celui-ci pardonna généreusement l'insulte qu'il avait reçue, et obtint à grand-peine la grâce du jeune homme, à condition qu'il ne boirait jamais plus de vin. Cambronne donna sa parole d'honneur, et, depuis ce temps, jamais une goutte de vin ne toucha ses lèvres.

On raconte un trait semblable de Charles XII, roi de Suède, fameux par son courage militaire. Dans l'ivresse, il insulta gravement sa mère ; revenu à la raison, il apprit sa faute. Aussitôt, il se rend chez la reine, et se fit apporter une bouteille de vin et un verre ; il but sans rien dire une rasade en la présence de sa mère, tout étonnée. Quand il eut fini : " Madame, lui dit-il avec émotion, je viens de boire à votre santé le dernier verre de vin dont j'usurai dans ma vie. Je sais combien l'ivresse m'a rendu coupable hier, et je vous en demande humblement pardon. " Et, disant ces paroles, il brisa par terre la bouteille qu'il tenait à la main... Charles XII ne but jamais plus que de l'eau.

On rapporte, dans la Vie de saint Philippe de Néri, qu'un jeune homme, libertin jusqu'alors étant venu trouver le saint prêtre pour se confesser et se corriger, avec son assistance, de son habitude coupable, eut le courage de revenir se confesser treize jours de suite ; après quoi il demeura vainqueur. Saint Philippe l'avait engagé à revenir le trouver chaque fois que sa faiblesse l'entraînerait dans le péché. Son admirable persévérance triompha de tout. Voilà de l'énergie ! voilà des hommes !

Combien d'autres exemples de force et de persévérance ne pourrait-on pas citer ! On peut dire que tous les bons chrétiens (et, Dieu merci, le nombre en augmente chaque jour) sont la condamnation vivante du fameux : *Je ne peux pas* ! Tous les hommes ont les mêmes passions ; la seule différence est dans le courage.

Du courage donc, amis lecteurs, du courage, et soyons bons chrétiens. Ne nous exagérons pas les difficultés, et souvenons-nous de la magnifique récompense promise aux vainqueurs.

Au moment de la révolution de 1848, M. Alexandre Dumas avait pour domestique un naturel de Saint-Domingue du plus beau noir.

Le lendemain du jour où le Gouvernement provisoire abolit l'esclavage dans toutes les possessions françaises, l'écrivain reçoit la visite de son nègre.

Je ne puis plus rester au service de Monsieur, dit le moricand.

—Eh ! pourquoi cela, je te prie ?

—Parce que le Gouvernement vient de m'affranchir.

—Ah ! très bien. Alors, va-t'en.

—Mais Monsieur me doit six années de gages : s'il voulait me payer.....

—Te payer, imbécile ! tu es affranchi, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien ! quand je reçois une lettre affranchie, est-ce que je la paie ?

Tom, abasourdi par la justesse de ce raisonnement, ne demanda plus son compte, et resta au service de son maître.

Le berceau chrétien.

Dans ton berceau d'osier, dors, mon beau petit ange,
Ma main qui t'a bercé va travailler pour toi.
Que le bruit du marteau jamais ne te dérange ;
Pour te nourrir, vois-tu, je n'ai que cela, moi !

Oh ! viens sur mes genoux, dès que tu te réveilleras,
Petit enfant chéri... Tu ne sais pas combien,
Après mon labeur rude et mes pénibles veilles,
Ta vue et ton sourire à mon cœur font de bien.

Tu grandiras un jour pour soulager ta mère,
Pour aider de tes bras mon vieux bras fatigué ;
Tu connaîtras alors la douleur, la misère !...
Mais jusque-là, du moins, sois heureux, libre et gai.

Quand je t'aurai quitté (car l'homme passe vite),
Au monde où je vivais tu me remplaceras.
Si tu vois des méchants, que ton cœur les évite.
Ne fais pas d'envieux, mon fils ; fais des ingrats.

Pour ta vie, ô mon fils ! si tu veux un modèle,
Ouvre un livre sacré, choisis les vieux chrétiens !
La couronne du juste est la seule immortelle,
Et l'âme vertueuse est le plus grand des biens.

Ne dédaigne jamais les petites mansardes,
Où nous vivons égaux près des gais moineaux-francs.
Passe loin des palais... ou, si tu les regardes,
Ne va pas envier l'or ni l'éclat des grands !

Instruis-toi : le savoir grandit l'intelligence.
Sois humble : l'orgueilleux se croit meilleur que tous.
Aime qui veut t'aimer, pardonne à qui t'offense ;
De l'honneur de ton nom sois le gardien jaloux.

Oh ! viens sur mes genoux, dès que tu te réveilleras,
Petit enfant chéri... Tu ne sais pas combien,
Après mon labeur rude et mes pénibles veilles,
Ta vue et ton sourire à mon cœur font de bien.

Le sourire dans la mort.

Un pieux vieillard touchait à ses derniers moments. Ses enfants et petits-enfants étaient rangés autour de son lit de mort. Il semblait dormir, et à trois reprises un sourire passa sur ses lèvres. Comme il ouvrait les yeux, ses fils lui demandèrent la cause de ce sourire.

Le pieux vieillard répondit : " La première fois, toutes les joies de ma vie revinrent à ma pensée, et je ne pus m'empêcher de sourire en songeant que les hommes comptent pour quelque chose des plaisirs de si courte durée. "

" La seconde fois, je me souvins de toutes les souffrances de ma vie, et je me réjouis de penser qu'elles avaient perdu leurs épines, et que la saison des roses commençait. "

" La troisième fois, je pensai à la mort, et je ne pus m'empêcher de sourire en voyant les hommes craindre cet Ange que Dieu nous envoie pour nous délivrer de nos souffrances et nous appeler au bonheur éternel. " Chanoine SCHMIDT.

Dans sa course triomphale, Alexandre était parvenu jusqu'aux rives de l'Indus, lorsqu'il apprit que la ville de Lampsaque s'était révoltée. Il retourne bouillant de colère, et, comme il approchait de la cité rebelle, il voit venir à lui Anaximènes, vieillard vénérable qu'il avait eu pour précepteur. Alexandre ne doute point que son vieux mentor ne vienne solliciter la grâce de cette ville coupable. Alors il s'écrie, dans l'explosion de sa colère : " J'en jure par Jupiter, je n'accorderai point ce qu'Anaximènes vient réclamer de moi. " Le vieillard avait entendu ce serment formidable ; il changea ses batteries : " Grand prince, dit-il, écrasez sous le poids de votre colère cette malheureuse cité, et que ses ruines soient un monument de votre juste vengeance. " Le conquérant sourit de l'ingénieux artifice, et se trouva engagé par son serment même à pardonner. " Mais, ajouta-t-il, le sacrifice que je fais de ma vengeance n'est pas sans douceur, puis-

qu'il comble de joie la vieillesse de mon ancien maître. "

Réponse au Problème.

Celui qui a trente poulets, en vend 24 à 12½ c ; celui qui en a 16, en vend 8 à 12½ c ; ceci donne \$3.00 pour le 1er ; \$1.00, pour le second ; il reste au 1er 6 poulets qu'il vend \$1.00 ; au second 8 poulets, qu'il vend aussi \$1.00. Ceci donne \$9.00 pour les deux, c'est-à-dire :

Pour le premier :		Pour le second :	
24x12½ = 3.00		8x12½ = 1.00	
6x100 = 6.00		8x100 = 8.00	
30	9.00	16	9.00

L'heureux gagnant est M. Corbeil de Montréal, qui a la générosité de donner sa prime à " l'Ouvrier. "

Une troupe de Russes ayant rencontré un paysan polonais à cheval, le prièrent fort peu civilement, ou plutôt le sommèrent brutalement de les conduire où ils voulaient aller. Force fut au paysan de se prêter à leur demande, et il parut le faire de bonne grâce. Un sergent lui donna à porter son fusil, un autre lui confia son sac. Arrivé au milieu d'une forêt, à un large ruisseau marécageux et dépourvu de pont, le Polonais dit au capitaine de laisser reposer un peu sa troupe, en attendant qu'il pût trouver un endroit plus praticable. Il méditait contre ces fiers Moscovites une innocente vengeance.

Ayant passé deux ou trois fois de gauche à droite du chemin pour ôter toute idée de méfiance, il traverse enfin le ruisseau, se présente sur la rive opposée et s'écrie joyeusement : " Messieurs les Moscovites, debout ! Êtes-vous là ? "

—Oui, répond le capitaine.

—Mais y êtes-vous tous ?

—Oui, nous y sommes tous.

—Est-ce bien sûr ?

—Certainement ; mais pourquoi cette question ?

—C'est pour qu'aucun de vous ne manque d'admirer pour la dernière fois la croupe de mon cheval ! " Et ce disant, il lance son bidet, et laisse morfondus les pauvres Moscovites.

Le célèbre orateur Fléchier, évêque de Nîmes, était fils d'un fabricant de chandelles. Un homme de cour, tout fier de sa naissance, fit sentir à l'évêque qu'il était fort surpris qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parents pour le placer sur le siège épiscopal. Fléchier, sortant à regret de sa simplicité et de sa modestie ordinaires, répondit à son interlocuteur : " Avec de tels sentiments et une aussi exquise politesse, Monsieur, il est probable que, si vous étiez né dans la même condition que moi, vous seriez encore fabricant de chandelles. " L'homme de cour, suffisamment éclairé par cette apostrophe, se garda bien désormais d'attaquer le digne et pieux évêque.

Sir Richard Steel faisait bâtir un château ; il ne manqua pas d'y joindre une chapelle et voulut qu'elle fût vaste. L'ouvrage avançait lentement, parce qu'il ne payait pas ses ouvriers. Un jour il alla les voir ; ceux-ci le conduisirent dans la chapelle, qui venait d'être terminée. Sir Richard dit à l'un d'eux de monter en chaire et de parler, afin de juger si la salle était sonore. L'ouvrier monte et demande ce qu'il doit dire, ayant soin d'alléguer qu'il n'est pas orateur. Sir Richard lui permet de dire ce qu'il voudra. " Eh bien ! s'écrie l'ouvrier d'une voix retentissante, il y a six mois, sir Richard, que nous travaillons pour vous, et nous n'avons point vu la couleur de votre argent ; quand donc nous paierez-vous ? — Très bien ! très bien, dit Richard, qui n'aimait pas un tel discours, descends, descends, mon ami, en voilà assez : on entend parfaitement ce que tu dis. "

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XXIV.

Tout est perdu fors l'honneur.

L'avant-garde du roi, composée d'épais bataillons d'Allemands des bannières noires, échelonnées sur les collines qui fermaient la clairière, s'appuyait par sa droite à l'artillerie et par sa gauche sur un corps de cinq mille Suisses.

« En avant de ces bandes, La Palisse, le plus ancien des maréchaux, et le duc d'Alençon, frère du roi, avaient déployé dans la plaine un corps de cinq cents grosses lances.

« Les Italiens, les Allemands royaux et deux mille Suisses formaient, sur la même ligne que les Allemands des bannières noires, le corps d'armée, complété par plusieurs compagnies de routiers, gascos, francs-taupins et piétons français. Enfin, un peu en arrière de l'escadron d'avant-garde, on apercevait un brillant escadron, d'au moins deux mille grosses lances, commandé par le roi de France, qu'il était aussi facile de reconnaître de loin à sa splendide armure, qu'au panache blanc qui, de son casque, auquel une salamandre servait d'aigrette, retombait jusque sur la croupe de son cheval. Armé d'une forte lance, dont les ailes étaient damasquinées et la lampe revêtue de velours cramoyé, qu'il maniait avec une vigueur et une adresse sans pareille, François Ier galopait sur le front de son armée, suivi de la plus belle escorte de chevaliers qui jamais se fussent trouvés en bataille, et de grands seigneurs, parés comme pour les joutes courtoises d'un tournoi.

« A la vue des impériaux le roi tourna bride pour regagner son poste ; l'action commença aussitôt par une vive canonade qui éclata sur la droite et dont les boulets allaient frapper de plein vol les impériaux, massés près du mur d'enceinte.

« Il n'y avait plus à hésiter. Les tambours battirent et les Espagnols s'élançèrent au pas de course pour traverser la plaine et gagner Mirabelle, en même temps que le marquis de San Angelo mettait ses cheveu-légers au grand trot.

« Jacques Gaillot avait prévu cette manœuvre. La cavalerie italienne, labourée par les boulets et la mitraille, qui fauchaient des rangs entiers, recula en désordre et vint se réformer à l'abri du petit bois.

« Plus braves et plus heureux, les Espagnols, quoique à demi-détruits par le feu, avaient réussi à gagner le vallon de Mirabelle et s'y étaient logés. Pescara, pensant le moment arrivé, se lança à son tour avec ses Allemands et quelques pièces d'artillerie légère, qu'il espérait pouvoir mettre en position, sur le flanc de l'armée royale.

« Le feu terrible de l'ennemi, les difficultés du terrain ne l'effrayaient pas. Les soldats, entraînés par son exemple, s'élançèrent après lui. Un ruisseau leur barre le passage, ils le traversent, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et parviennent enfin au vallon, poursuivis, la lance dans les reins, par un escadron français qui, sans leur donner le temps de se servir de trois pièces de canon, les seules qui n'eussent pas été démontées, s'en emparent, les déchargent sur les fuyards, au cri de vive le roi, et se retirent, ne pouvant, à cheval, pénétrer dans le bois.

« En ce moment arriva un lieutenant de Lannoy, pour dire à Pescara que la bataille était perdue, qu'il s'enfermât dans Mirabelle avec les Espagnols, pendant que les impériaux se retireraient.

« — Allez, au contraire, avertit le général que le moment décisif est arrivé, répondit l'intrépide Pescara.

« L'aide-camp repartit au galop, suivi de deux ou trois cavaliers. A peine débouche-t-il dans la clairière qu'un boulet le coupe en deux et jette mort un de ceux qui l'accompagnent. Un seul rejoignit, sain et sauf, le gros de l'armée. Ce cavalier était André qui, plus que jamais, demeura convaincu de l'excellence de son talisman.

« Lannoy avait perdu toute confiance. Toutefois, en entendant la réponse de son collègue, il envoya avertir les autres généraux, fit le signe de la croix et, s'armant d'une lance, commença à marcher contre les escadrons français.

« Le duc de Bourbon, seul, leva les mains au ciel avec joie, comme pour remercier Dieu qui lui donnait l'occasion de se venger.

« Le corps d'armée, l'avant-garde et les cheveu-légers s'ébranlèrent en même temps.

« Avant d'en venir aux mains, il fallait cette fois traverser dans toute sa longueur la terrible clairière. Jacques Gaillot, du haut de son éminence, surveillait les mouvements des impériaux. Encore quelques instants et sa redoutable artillerie qui faisait, dit un témoin, voler bras et têtes, allait, à elle seule, détruire l'armée de Charles-Quint, sans qu'il en coûtât une seule goutte de sang français. L'impudence du roi fit tout manquer.

« — Puisque ces gens viennent nous chercher, s'écria-t-il, épargnons-leur du chemin, et aussitôt donnant ordre à La Palisse de faire charger l'avant-garde et aux bataillons allemands d'avancer, il fondit, la lance en arrêt et suivi de sa brillante escorte, sur les cheveu-légers du marquis de San Angelo.

« Ce mouvement, en masquant une partie des canons, contraria les savantes dispositions du sénéchal d'Armagnac. Le connétable de Bourbon en profita pour lancer ses lansquenets, qui eussent cependant été écrasés, si les Allemands des bannières noires, en s'avançant à leur rencontre, n'eussent achevé de paralyser l'artillerie, qui ne put plus tirer un seul coup.

« Les deux masses se précipitèrent l'une sur l'autre, et ces hommes, du même pays, sous les ordres de deux princes français, les ducs de Bourbon et de Lorraine, s'égorgeaient avec un incroyable acharnement.

« Il y eut un moment terrible. « C'est là, s'écrie un historien espagnol, qu'on aurait pu voir une mêlée d'où bien des chevaux s'échappaient sans cavaliers. Le choc des armes, le tumulte des combattants, dont les uns criaient : France ! France ! St. Denis ! et les autres : Espagne ! Espagne ! étaient tels qu'on eût dit qu'en cette bataille se heurtait la chrétienté tout entière. »

« Les Allemands des bannières noires, pressés par les lansquenets, soutenus par la division d'Alascon, furent presque anéantis.

« Sur un autre point, la grosse cavalerie française poussait vivement l'avant-garde espagnole. Le marquis de Pescara, la voyant sur le point d'être rompue, envoya le capitaine Guésada, avec deux cents arquebusiers, pour la soutenir. Ils se jetèrent intrépidement dans la mêlée, tirant à bout portant sur tous les cavaliers qui ne portaient pas l'écharpe blanche.

« Les chevaux français n'étaient pas habitués à ce genre de combat ; le bruit des détonations, l'odeur de la poudre, les éclairs soudains qui jalissaient des arquebuses, jetèrent parmi eux un inexprimable désordre. Fous de terreur ils se cabraient, renversaient leurs cavaliers ou les emportaient avec eux.

« Un grand nombre de seigneurs périrent dans cette mêlée. De ce nombre furent Bonnavet et le maréchal de La Palisse ; bon nombre d'autres furent pris.

L'acharnement des combattants était extrême. Les généraux donnaient l'exemple et payaient de leur personne. Le courage du duc de Bourbon allait jusqu'à la furie. Dès le commencement de l'action il s'était jeté au milieu des escadrons, frappant de droite et de gauche et poussant son cheval au plus épais, dans l'espoir de se mesurer avec le roi. Sa lance ruisselait de sang français et son armure en était teinte.

« François Ier était loin de là. Après avoir rompu les cheveu-légers et traversé, en les renversant, plusieurs lignes de piquiers, il avait, d'un coup de lance en plein visage, désarçonné le marquis de San Angelo, et s'acharnait à la poursuite d'un gros de fuyards, qu'il croyait être l'armée entière.

« Tandant qu'il se laissait ainsi emporter, la grosse cavalerie, arquebusée par les Espagnols, lâ-

chait pied et jetait, en fuyant, le désordre dans les rangs de l'infanterie.

« Jusqu'alors cependant la victoire était incertaine. Les Suisses, sur lesquels le roi comptait le plus, n'avaient pas encore donné et l'artillerie, réduite momentanément à l'impuissance, pouvait encore rendre de grands services.

« La lâcheté des Suisses fut, après l'imprudence du roi, la vraie cause du désastre. Ils laissèrent, sans les secourir, écraser les bataillons allemands et, se voyant menacés à leur tour, reculèrent sans combattre.

« François Ier revenait en ce moment de la poursuite de l'escadron qu'il avait enfoncé. Il vit son aile droite anéantie, sa grosse cavalerie en désordre et ses Allemands qui fuyaient. « Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? » s'écria-t-il avec un douloureux étonnement. Et se dirigeant au galop du côté des Suisses en brandissant son épée, car sa lance s'était brisée, il essaya de les faire avancer. Ceux-ci obéirent de mauvaise grâce ; mais accueillis par la fusillade des arquebusiers, ils se replièrent sur les Italiens, laissant seule l'artillerie, qui tomba aussitôt au pouvoir d'une troupe d'aventuriers débandés.

« Les Suisses s'étaient arrêtés de nouveau, comme honteux de déserter le combat sans même avoir baissé leurs lances. Leur hésitation ne fut pas longue ; sans écouter les supplications de leurs chefs, ils rejetèrent leurs piques sur leurs épaules et, tournant du côté du ruisseau, abandonnèrent le champ de bataille.

« Presque en même temps retentirent, de l'autre côté de la plaine, des cris de victoire. C'était les soldats de la garnison assiégée qui faisaient une sortie et venaient joindre leurs efforts à ceux de leurs compagnons.

« Le désastre était complet. Il semble qu'à la fin de cette journée le roi de France voulût réparer son incapacité comme général par sa valeur comme soldat. Au lieu de se retirer vers le pont du Tésin avec les Suisses, il préféra revenir dans la plaine où se battait encore, avec la fureur du désespoir, quelques groupes de gendarmes et de cavaliers.

« A la vue de leur chef entouré d'une poignée de ces nobles, qui tous auraient pu, ce jour-là, ainsi que dans beaucoup d'autres batailles, écrire sur leurs écus à demi-brisés la fièvre devise des Châteaubriant : « Mon sang teint les bannières de France, » leur nombre de soldats se rallièrent et combattirent, non plus pour vaincre, mais pour mourir avec gloire.

« Ce dernier engagement fut furieux. Accablés par le nombre sans cesse grossissant des assaillants, les chevaliers tombaient l'un après l'autre, laissant à chaque fois un vide que personne ne venait plus combler.

« Demeuré presque seul, le roi se décida enfin à reculer, mais toujours en combattant. Peut-être eût-il pu s'échapper, si une balle n'eût brisé la jambe de son cheval, qui s'abattit. François Ier voulut se relever, il ne put en venir à bout, son pied était engagé dans l'étrier, et il n'y avait pas un homme d'armes pour l'aider à se relever. Personne cependant n'osait l'approcher, car il continuait à se défendre avec son épée.

« En ce moment un lansquenet, écartant les assaillants, lui mit sa lance sur la poitrine en lui criant de se rendre.

« — Je suis le roi, répondit François Ier, et je me rends à l'empereur.

« Un soldat lui demanda son épée, qu'il tenait encore ferme avec son gantelet ensanglanté. Un troisième aventurier lui enleva la chaîne de Saint-Michel qu'il portait autour du cou. Alors seulement on songea à le relever, mais les arquebusiers et les lansquenets se disputaient l'honneur de sa capture, et dans la chaleur de la discussion des épées se levaient sur lui.

(A continuer.)